42.

429.

LETTRE FAMILIERE ET RAISONNÉE,

A Madame de **** sur les principaux Ecrits qui ont paru au sujet de la Bataille de Fontenoy.



A LONDRE,

Chez HIEROSME PRINTALL.

1745.

430

EPIGRAPHE demandée par Madame de ****, à cause de l'usage.

Inter quæ verbum emicuit si fortè decorum, &
Si versus paulò concinnior unus & alter,
Injustè totum ducit, venditque Poëma.

Horat. Epist. I. Lib. 2.



LETTRE FAMILIERE ET RAISONNÉE,

*A Madame de **** sur les principaux Ecrits qui ont paru au sujet de la Bataille de Fontenoy.*

EN vérité, MADAME, vous me donnez un charmant emploi ! c'est une pure tracasserie; & vous voulez égayer à mes dépens l'ennui d'une Campagne où l'on ne se promene point; comme si j'étois le maître de la pluye & du beau tems, & comme si c'étoit moi qui vous y eut envoyée. Vous avez bien senti que je serois, & que je devois être tenté de vous refuser, quoique vous soyez

De celles
Que la qualité de Belles
Fait Reines des volontés :

432

& vous me faites un ordre irrévocable d'une petite folie. Il ſied à merveilles en effet, à une eſpéce de Miſantrope qui ſe mutine toujours contre le travers & l'extravagance, d'être l'Echo du Public; & il me ſied encore mieux de vouloir redreſſer des opinions, & combattre des goûts, après le Proverbe ſi ſage, qui déclare que chacun a le ſien, & apparemment que chacun a raiſon d'avoir le ſien. Je vous obéirai pourtant, Madame, mais j'affiche, je proclame, je déclare que je ne veux joüir ici que de la liberté de la ſimple converſation, & que je ne ſuis point encore aſſez ridicule pour vouloir donner mon avis pour régle & pour arrêt. J'oſerai du reſte être ſérieux; & vous riſquerez, s'il vous plaît, de vous ennuyer de mes raiſonnemens, comme d'être affadie par mes plaiſanteries.

Vous conviendrez d'abord que l'Echo du Public eſt un être auſſi peu réel que celui de la Fable, & qu'il ne peut répeter autre choſe que les ſyllabes confuſes de quelques ſocietés particulieres, qui en réuniſſant un plus grand nombre d'hommes, ſembleroient devoir réunir les ſentimens generaux.

Irois-je donc groſſir les flots
De certaine foule anarchique
Qu'on voit déborder, ſans repos,
Dans un Caffé ſcientifique,
Où le bon goût, ſelon les ſots,

Tient une audience publique ;
Et séant en ses Tribunaux,
Sur le rapport de la Critique,
Prononce un Arrêt autentique
Sur tous les Ouvrages nouveaux ?
Ou rassemblez à l'avanture
Auprès du Siége souverain,
Un Vadius, un Saint Pavin,
Un Pancrace, un Abbé de Pure,
Un Marforius, un Cotin,
Etalent leur plate figure,
Dont Calot d'un coup de Burin
Pourroit seul croquer la gravure ?
Irois-je aux soupers de Bacchus,
Des Jeux & des Amours en groupe,
Me coëffer de pampres touffus ;
Et vidant mainte large coupe
Auprès de Momus & des Ris,
L'œil en feu, la face vermeille,
Mêler la dispute & les cris
Aux Hymnes du Dieu de la Treille,
Et disputer sur des Ecrits
Au doux glou glou d'une bouteille ?

Vous répéterois-je les décrets tardifs du *Juge d'Avignon*, qui, dans les immunités d'une Terre Papale, presque nouvel Antipape, Vicaire, ou Suisse, du Temple du Goût, lance du haut de son Siége, ses Censures Ecclesiasti-

134

ques, & soumet à ses décisions la foi stupide de tous ceux qui ont besoin d'une autorité, c'est-à-dire la plus grosse moitié de la Capitale, & toutes les Provinces frontieres? Vous citerois-je, pour suivre ma comparaison, les schismes éternels de ces Chefs de Secte, de ces Esprits superieurs, qui tantôt sous la Lyre, ou le Flageolet de l'Opera; tantôt sous le Cothurne, ou les Echasses de Melpomene; tantôt sous le Masque, ou le Larve de Thalie; tantôt enfin sous le Luth, le Tambourin, la Guimbarde, réunissent autour d'eux une foule de Spectateurs? Vous décrirois-je, en un mot, l'aune, ou la balance du Bourgeois; la toise, ou la verge du Pédant; le porte-feuille de l'Ecolier; & le sac du Colporteur?

Car dans les Vers tous s'estiment Docteurs.

A parler plus sensément, daignez-vous prêter un moment aux idées assez justes à mon gré, d'un Auteur que je ne connois point.

» Qu'est-ce que le Public? Un amas de génies
» Qu'on pourroit diviser en classes infinies.
» N'en faisons que trois parts. L'une sans goût, sans choix,
» De la saine raison n'entend jamais la voix.
» Offrez-lui *Télemaque*, ou *Pierre de Provence*;
» Tous deux d'un poids égal suspendent la balance:
» L'autre, plus éclairée, au vrai veut s'attacher;

» Quelquefois le rencontre, à force de chercher ;
» Mais des préventions la ſource inépuiſable,
» Trouve ſouvent chez elle un accès favorable ;
» Et le clinquant, trompant ſon goût mal aſſuré,
» Paſſe dans ſon eſprit pour un or épuré.
» Il en eſt une enfin dont les lumieres vives
» Du preſtige trompeur ne ſont jamais captives.

- - - - - - - - -

» Qu'arrive-t'il ? . . . la troupe qui s'abuſe,
» Et qui voit que d'erreur l'autre claſſe l'accuſe,
» Trop prévenuë encor ſoutient ſes ſentimens,
» Et prétend l'emporter par de vains argumens :
» Mais cédant à la fin à des raiſons plus ſages,
» Elle apperçoit le vrai ſans trouble & ſans nuages.

- - - - - - - - -

» Bien-tôt l'inepte part, à la Guêpe pareille,
» Qui ſe nourrit du ſuc qu'elle vole à l'Abeille,
» Comme ſi cet Arrêt par elle étoit dicté,
» Sans connoître le vrai, ſeme la vérité.

Mais par malheur les Ouvrages qui dépendent du tems & des circonſtances, n'ont auſſi que leurs circonſtances & leurs momens : ils ſont oubliés avant d'être parvenus à obtenir leur véritable place; & l'Auteur folâtre, qu'on applaudit,

D'un encens impoſteur humera la fumée,

tandis que l'Auteur ſérieux, qu'on néglige,

43/6

ne rencontre pas même un sot qui l'admire. Il est certain que notre siécle a tant d'esprit, qu'il faut en avoir singulierement pour lui plaire : or le sérieux n'en est pas. Qu'est-ce qu'un homme qui ne fait point rire ? aussi j'avois observé soixante-dix manieres de faire rire, & ce qui m'a empêché de publier ma recette, c'est que j'ai vû qu'elle auroit été contre l'interêt public, & qu'il n'y avoit rien de si ennuyeux dans la societé que de se sçavoir par cœur les uns les autres. Quoi qu'il en soit, Madame, & pour finir mon éternel préambule, vous jugez bien que les rimes en *aille*, & la *Requête du Curé de Fontenoi*, ont été les Piéces admirées parmi celles que l'on a vû éclore : & en effet combien d'esprit dans ces quatre vers !

» Après ce Chantre si fameux,
» Qui célebre, depuis Noailles,
» Jusqu'au moindre petit morveux
» Portant talon rouge à Versailles.

Combien d'idées légeres & riantes ? un *Chantre fameux*, qui est tombé dans l'affreux défaut d'étendre trop loin ses éloges : un illustre Maréchal, du nom duquel la malignité Françoise a presque fait une épigramme, quoiqu'il ait donné mille preuves de bravoure en Catalogne ; qu'elle ne juge que d'après sa propre pétulance, & sa propre étourderie ; & à qui

437.

pourtant elle ne peut rien reprocher, qu'une prudence trop éclairée, des vûës trop fines & trop rapides; reproches, qui aux yeux de la raison, seroient sans doute un éloge.

De petits morveux à talons rouges; en vérité cela seroit au-dessus de l'admiration, si d'autres traits n'égaloient ceux-là. Par exemple est-il rien de si comique qu'un *Pape?* de si drôle qu'une *Prêtraille*; & notre petit levain de Protestantisme n'en est-il point agréablement reveillé? y auroit-il rien de si joli, si cela pouvoit signifier quelque chose, qu'un *Peut-être*, qu'on appelle *orgueilleux?*

« Plus farouches que valeureux,
» Malgré le peut-être orgueilleux
» De Sir Ros Biff de Cornouailles.

Sir Ros Biff étoit imaginé le mieux du monde; c'est le trait de M. de Voltaire, que cet Anglois de la Comedie du François à Londre, qui ne vouloit pas qu'on l'appellât Monsieur, parce qu'il y a trop de faquins qui portent ce nom-là. Quant à cette qualité *de Cornouailles*, elle seroit sans doute fort belle si elle étoit expliquée par le Commentaire de quelque nouveau Mathanasius. Que le terme de *Pieton bleu*, seroit neuf & surprenant, si l'on n'avoit déja peint

Le bon Dieu
Assis sur un nuage bleu!

Mais on ſe recrie à *la Medaille frappée pour les ſourds* ! & je vous avoue que cette imagination a pour moi ſon agrément. Je n'avois pas encore ſongé à cet uſage des Medailles, & par là même cette idée acceſſoire devient frappante. Sérieuſement, Madame, à examiner cette piéce en total, pouvoit-elle meriter un ſourire ? Je ſçais qu'une bagatelle peut être aimable, mais ce n'eſt jamais qu'une aimable bagatelle. Devrions-nous ſi fort nous amuſer du frivole, nous à qui on a ſi ſouvent reproché ce goût ? L'Auteur & l'Approbateur, ou plutôt l'Admirateur (pour ne point faire ici d'équivoque) ne devroient-ils pas être un peu honteux de cette tournure d'imagination ſinguliere & petite, qui fait qu'ils ne ſont frappés qu'en petit d'un grand objet, & qu'ils préferent pour des batailles, le Burin de Calot au Pinceau de le Brun ? Seroit-ce d'ailleurs, par un ſecret reſſort de l'amour propre, que nous accorderions notre eſtime à ces riens, ſi aiſés, & ſi futiles que tout homme d'eſprit feroit mieux en s'égayant, ſi le véritable eſprit étoit capable de s'en aviſer. Je n'en apporterai pour preuve qu'un petit exemple. Voyez ſi l'on peut mieux ſe rencontrer, tant ces idées ſont apparemment faciles & communes.

» Le Roſſignol melodieux
» N'empêche pas qu'en mêmes lieux
» Un peuple d'Oiſeaux ne piaille ;

» Et l'on entend jusqu'à la Caille
» Chanter l'Amour, chanter ses feux.

* Quand le Rossignol dans nos Bois
Brille par son ramage,
Entend-on moins de mille voix
Retentir ce Bocage ?
Tous les Oiseaux, au point du jour,
Chacun dans leur langage,
En rendent-ils moins à l'Amour
Un innocent hommage ?

On prétend au reste que les rimes en *aille*, sont l'Ouvrage de trois ou quatre, & la chose paroît vraisemblable. C'est en effet ce qu'on appelle le jeu des rimes ; jeu qui peut bien amuser une petite societé, mais qui ne devroit point être offert au Public ; quoiqu'au reste, il est heureux pour les rieurs, de ne chercher qu'une imagination folle, & d'en rencontrer trois.

Le succès des rimes en *aille* a fait naître apparemment, l'idée posterieure de la *Requête du Curé de Fontenoi* ; comme celle-ci nous procurera apparemment celle du Fossoyeur, du Bedaut, de

Mathurine sa Chambriere

* *Vers lyriques de M. l'Abbé de la* ****

Et de son Magister Matthieu,
La plus forte tête du lieu.

Un Avocat qui fait des vers comme le fameux Ciceron, (que je vous cite, Madame, parce que sa Vie & ses Lettres se trouvent plus actuellement sur la toilette des Dames, que ses Plaidoyers sur le Bureau des Avocats) un Avocat donc, dans son profond loisir, a crû devoir se charger de faire valoir les droits du Curé de Fontenoi, & dresser pour lui une Requête dont il a bien tiré ses épices. Près de trente mille exemplaires en ont été débités en moins de quinze jours; & quel brillant succès ne mérite pas en effet un Ouvrage si ingenieux? Il y a de l'esprit jusque dans l'Avertissement, puisqu'il tend à donner du ridicule à M. de Voltaire: il y en a infiniment dans tout le détail. N'allez pas dire que l'Auteur commence par un raisonnement peu juste & peu sensé, lorsqu'après avoir dit,

» Tous les jours mille Curieux
» Viennent en foule dans ces lieux
» Voir le siége de votre gloire.

Il ajoute:

» Il me faut, comme je le puis,
« Faire les honneurs du Pays,
» Les gîter, leur donner à boire.

N'allez pas demander plattement ſi ces mille Curieux ſont des Capucins ; ſi les Curés exercent encore l'hoſpitalité des Patriarches ? Vous allez trouver une idée beaucoup plus naturelle & plus jolie.

» Auſſi juſte que courageux,
» Vous ferez bien-tôt mon affaire :
« Car vous verrez qu'entre nous deux
» Il reſte un petit compte à faire.
» Lorſque les morts ſont enterrés,
» Il revient des droits aux Curés :
» Or on a fait, dans mon Domaine,
» Plus de huit mille Enterremens :
» Donc à douze francs la douzaine,
» Il m'apartient huit mille francs.

Ce ſeroit ſans doute dommage que ces dix vers fuſſent ſuivis, comme ils le ſont, d'un long verbiage, d'un tirade auſſi longue que mal amenée, ſi l'on ne pouvoit répondre, qu'il falloit faire parler au Curé ſon vrai langage, le faire un peu radoter, puiſqu'il a près de quatre-vingt ans, & qu'il vivoit apparemment du tems où

Le Parnaſſe parla le langage des Halles.

- - - - - - :

ou du tems où

Apollon traveſti devint un Tabarin.

442

aussi dit-il au Roi :

» *Par un bonheur sans égal ,*
» *Vous , & notre grand Maréchal ,*
» *Etiez fermes dessus la hanche ;*
» *Car quoique chez lui l'eau s'épanche ;*
\- - - - - -
» *Vers lui la victoire panche ,*
» *En carosse comme à cheval.*
\- - - - - - -
» *A la barbe de ces Anglois ,*
» *Qui disoient , en battant d'une aîle ,*
» *Louis en frotant la sequelle ,*
» *A ma foi fait un coup de trois.*
» Ils avoient grande impatience
» De voir de près un Roi de France ;
» Et crioient tous , *c'est un Grivois.*

Si d'ailleurs lorsqu'en revenant à son compte , il propose , à titre d'indemnité , une pension viagere à mettre sur une autre tête que la sienne , on voit bien que c'est tout l'art où sa finesse pouvoit atteindre pour amener l'éloge de quelques-uns de nos Guerriers , & un petit trait satyrique , d'autant plus heureux que tout Lecteur a le plaisir de le voir & de l'achever.

Après la façon dont je pense sur ces petits Ouvrages badins , peut-être même un peu burlesques , vous vous attendez , sans doute ,

Madame, que je vais essayer l'apologie des Ouvrages plus sérieux. Je vous avoue que lorsque j'y rencontre quelques beautés, je suis porté à leur donner la préférence, & si je m'amuse moins de l'Ouvrage, je respecte davantage l'Auteur ; mais à travers l'indulgence, je cherche à l'apprécier. C'est sur ce principe que je vais vous parler de quelques Poëmes, & d'abord de celui de M. *Guerin*, qui a fait suivre son nom de ces lettres initiales, P. D. R. A. C. D. P. & qu'un mauvais plaisant remplissoit par ces mots, *prodigue de rimes*, *ardent Compositeur de Pièces* ; mais en effet, *Professeur de Rhéthorique au Collége du Plessis*. Vous seriez bien capable de me demander ce que c'est qu'un Professeur de Rhétorique, & il n'est pas hors de propos de vous le définir à peu près : C'est un homme qui fait métier d'enseigner à des *morveux* à talons noirs, ou crottés, l'art d'émouvoir les passions, de toucher, & de plaire ; qui sans leur apprendre à connoître l'homme, ou la Nature, leur apprend à connoître quelques régles étrangeres, quelques formules qui ressemblent au langage de la passion, & à ses mouvemens.

Le Poëme de M. Guerin est un modéle dans son Art. Vous y voyez toute cette marche tranquille d'un esprit qui fait des vers, & jamais le mouvement d'un génie enflammé qui les enfante. C'est ainsi que chez l'homme

443

d'esprit tout est réfléxion, & que chez l'homme de génie tout est passion : l'un médite, & l'autre sent : l'un compose & arrange, & l'autre produit. Remarquez cette différence, par un moment de comparaison du début de cette Piéce avec celui de M. de Voltaire, dont l'Exorde, peut-être réellement moins bon dans le détail, annonce bien davantage le Poëte.

Grand Roi, je l'ai promis; & ma Muse fidelle, &c.

Quoi du siécle passé le fameux Satyrique, &c.

Ce dernier langage est celui d'une espéce de transport, & ce transport est le premier caractere du Poëte. Un Poëte est un homme passionné; l'enthousiasme n'est que la passion : les sentimens, les images, les réfléxions mêmes, ne sont que les mouvemens de cette même passion, toujours diverse suivant ses objets, mais tour à tour animée, rallentie, reproduite, excitée, variée, suivant toutes les faces, toutes les nuances différentes dont se présente à elle, & presque malgré elle-même, l'objet qui l'occupe. Et c'est de-là, Madame, pour le dire en passant, qu'il est si peu de bons juges en matiere de Poësie, où tout le monde veut pourtant juger; parce qu'il en est peu qui ayent réfléchi, & à la sorte de passion qui doit alors occuper le Poëte, sans qu'il lui soit permis de se tromper, en prenant l'une

l'une pour l'autre, s'il n'a le goût faux ; & aux mouvemens de cette même passion, qui sont la marche de la Nature ; & parce que la plûpart mettent des régles à la place du sentiment. C'est de-là encore qu'absolument parlant, les femmes jugent mieux que beaucoup d'autres, sur cette matiere, parce qu'elles se livrent plus naturellement à l'impression qu'elles reçoivent, & que la délicatesse de leur cœur les rend plus capables de partager les mouvemens que le Poëte éprouve lui-même. L'homme d'esprit au contraire qui n'est point Poëte, ou se trompe sur la passion qu'il devroit sentir & exprimer ; ou sans en éprouver le mouvement il ne laisse pas de l'entrevoir ; il place l'art au défaut de la Nature, les formules à la place du fonds, les exclamations & les figures de Rhétorique à la place du sentiment. En un mot le Poëte est un homme inspiré, & l'homme d'esprit un enthousiaste. Mettez à ce creuset, Madame, la plûpart de nos Versificateurs : dégagée des préjugés, écoutez votre cœur, examinez dans telle ou telle position ce que vous auriez senti ; & vous déciderez avec certitude & avec équité. Je ne prendrai point les vers de M. Guerin pour exemple : le Juge d'Avignon vient de faire imprimer ceux que j'aurois pû transcrire ; vous seriez fatiguée de les retrouver encore. J'ajouterai seulement que j'apperçois dans M. Guerin, l'habile Professeur de Rhétorique, l'homme d'esprit,

l'homme capable de devenir Poëte par art. Car la Poëſie a ſes Artiſtes ; & il en eſt parmi des Auteurs même eſtimés, en qui nous prenons encore le travail pour le génie, & la ſcience du métier pour les talens. J'excuſerai même M. Guerin de certaines longueurs, en ſuppoſant qu'il n'a pas eu le tems d'abréger ; & j'oſerois l'avertir cependant, ſi j'étois à portée de le faire, qu'il y a beaucoup de gens dont le Créateur a beni l'engeance, & dont la Fontaine a dit :

En toute affaire on ne les voit ſonger
Qu'au moyen d'exercer leur langue.

& qu'en Poëſie ſur-tout, le grand malheur eſt de ne pas ſçavoir finir. J'irois juſqu'à lui demander, ſi dans l'Ode à la Fortune de Rouſſeau, il ne retrancheroit pas volontiers deux ou trois ſtrophes.

Je ne donnerois pas le même avis à M. *le Roi*. Son Poëme, intitulé *Les Anglois vaincus par les François*, n'a que la meſure Académique, cent vers ; & l'Auteur paroît avoir le premier feu du génie : c'eſt dommage qu'il s'éteigne comme un feu de paille, & ne laiſſe plus que la flammêche & la fumée. Son début eſt preſque celui du Génie.

» Quel objet ſe préſente, & me glace d'effroi ?
» Deux partis ennemis, dans un ſombre ſilence,

» S'avancent à pas lents, guidés par la vengeance :
» Et le glaive à la main les farouches Soldats
» Font marcher devant eux la peur & le trépas.
» Ciel ! entre les deux Camps quel est ce Monstre impie ?
» Cent Serpens sur son front sifflent avec furie ;
» Ses bras sont teints de sang, ses regards odieux
» Epouvantent la terre, & font pâlir les Cieux :
» François, & vous Anglois, reconnoissez la guerre,
» Dit-elle, d'une voix qui ressemble au Tonnerre :
» Combattez, &c.

N'éprouvez-vous pas ici, Madame, l'émotion & l'horreur ? & ce bel appareil de guerre ne vous plaît-il pas en vous effrayant ? Que le choc des deux Armées, le tonnerre du combat, les ravages de la foudre, le poids & la chute d'une Colonne terrible, l'incertitude de la victoire que Louis décideroit & fixeroit d'un regard, soutiennent & augmentent votre premiere émotion, & vous serez enchantée sans doute : mais qu'arrive-t'il ici ? quatre vers après que la Guerre a parlé ;

» De l'horrible combat on donne le signal.
» Telle que, dans les Airs quelque tems suspenduë,
» La foudre enfin éclate, & divise la nuë ;
- - - - - - - -
» Tel l'Anglois affamé de sang & de carnage,
» Dans le Camp ennemi s'est ouvert un passage.

» Le François *quelque tems semble éprouver la peur:*
» *Il semble avoir perdu son antique valeur.*

» Louis dans ce moment toujours calme, intrépide,
» Voit fondre sur son Camp cet orage rapide.
» Tel on peint Jupiter, &c.
» Il rassure bien-tôt ses troupes ébranlées.

» *Quel tumulte, quels cris, quel bruit épouventable!*
- - - - - -
» *O combien de Héros ont perdu la lumiere!*
» *Déja je vois Gramont couché sur la poussiere.*
» Craon . . . .
» Dans ce carnage affreux, dans ce champ plein d'horreur,
» Un Guerrier que transporte une noble fureur,
» *De mille coups mortels écarte la tempête.*
- - - - - - -
» Il voit sans s'étonner cinq coursiers *écrasés*,
» Sous lui percés de coups, *par les feux embrasés.*
- - - - - - - -
» Biron, tes périls même augmentent ton courage.
» Mais un nouveau spectacle *attire mes esprits.*
- - - - - - - - -
» Suivi de vingt Héros, un Héros se présente.

» Rien ne peut arrêter ses efforts belliqueux,
» Sous son coursier fougueux *il fait trembler la terre:*

» C'est Maurice . . .

449

» Grand Dieu, de ce Héros daigne *affermir les ans* !

» Louis appelle enfin ces légions terribles,
» L'élite des Guerriers.
» Partez, leur dit Louis.
» Ainsi parle le Roi, . . *Cette jeunesse* ardente
» S'élance.
» Les ennemis troublés *ne se connoissent plus*,

\- - - - - - -

« *Ils cachent dans un bois leur terreur & leur honte.*

Est-il possible (je ne puis m'empêcher de le dire avec pitié) est-il possible que de si beaux commencemens ayent des suites, & une fin aussi triste ?

La Montagne en travail enfante une Souris.

J'en demande pardon à M. le Roi, il ne brille qu'à la barriere, & il est perdu dès qu'il entre dans la lice ;

Et ses esprits troublés ne se connoissent plus.

Il devroit commencer ses Ouvrages, & prier quelqu'un de les continuer & de les finir.

Je ne vous dirai rien, Madame, d'un autre Poëme, qui a pour titre : *Le Roi victorieux à Fontenoy & à Tournay*; & je ne releverai point ce titre singulier, qui laisseroit supposer deux batailles, & qui confond une victoire

450

avec une siége. Ce sera, s'il vous plaît, Despreaux qui vous décidera sur le prix de ce Poëme anonyme, je vous cite son arrêt.

Loin ces Rimeurs craintifs dont l'esprit phlegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique :
Qui chantant d'un Héros les progrès éclatans,
Maigres Historiens, suivront l'ordre des tems !
Apollon de son feu leur fut toujours avare.

C'est ici, en effet, la maigre Histoire de la Bataille rehaussée, suivant l'ancien usage, par une harangue du Général.

» Où t'emporte, Louis, l'amour de tes Sujets ?
» *Tournay n'a qu'un moment ton auguste présence.*

» Cependant d'Albion les enfans intrépides,
» S'irritent à l'aspect *de tes Exploits rapides* :
» Cumberland les rassemble, & flatant leur courroux,
» Compagnons, leur dit-il, &c.

On ne peut trop loüer trois sortes de personnes,
Les Dieux, sa Maîtresse, & son Roi :

Mais sur quoi tombent, dans la Chronologie de l'Historien, ces exploits rapides ? Poursuivons. Cumberland faisoit sa harangue, il a dit.

» Le Salpêtre bruyant déja lance en furie

» Ces globes inhumains destructeurs de la vie :
» Grammont en est frappé.
» Du Brocard avec lui *voit les demeures sombres.*
» *O ! combien* d'ennemis immolés à leurs ombres !

\- - - - - - -

» Fontenoi vous résiste *à l'abri des allarmes* ;
» Ses braves défenseurs *font échouer vos Armes.*
» *Il faut vous réunir* , & d'un énorme poids
» Sur d'autres légions tomber *tout à la fois.*
» *Fille de la terreur* , une horrible Phalange
» Fait voler de son sein *le carnage* & la mort ,
» Et tente contre nous un général effort.

Je ne vous demande point, si vous êtes surprise de l'affreux Phénomene d'une horrible Phalange qui naît de la terreur, & qui fait voler le carnage. Je doute que nos Auteurs si occupés depuis quelque tems de générations, & qui trouvent par tout comme Œdipe,

Et des fils , & des peres ,
Des freres , des maris , des femmes , & des meres :

que nos Auteurs, dis-je, en puissent imaginer une pareille. Je reprends le fil du récit.

» Accourez , il est tems , *redoutable Milice* ,
» Votre Roi vous appelle , & *vous ouvre la Lice.*

» Attaqué par le front , attaqué par les flancs ,
» Le Bataillon épais se trouble , & *rompt ses rangs.*

452.

Suivent les réfléxions de l'Hiſtorien, & comme vous allez voir, de l'eſprit même.

» Pardonne-moi, Louis, ſi peut-être un peu tard
» Je chante des exploits, *triomphe de notre Art.*
» Ma Muſe rarement fréquente l'Hipocrêne ;
» Elle veut du loiſir pour *ſe mettre en haleine* ;
» Et tes hauts faits ont pris un ſi rapide cours
» Qu'il faudroit qu'Apollon nous inſpirât toujours.

Ne m'accuſez point de méchanceté, Madame, par rapport à ce Poëme : il me ſemble, en effet, que je le traite cruellement. Je vous jure qu'il n'en eſt point que j'euſſe plus deſiré pouvoir louer en faveur de l'Anonyme. Vous devinez bien que ce n'eſt pas parceque j'ignore qui j'attaque ; ma confiance & ma témérité ſont ſûres entre vos mains. Je n'écris que pour vous ; mais c'eſt parce que j'ai toujours été révolté de voir, que la Poëſie, pour réuſſir, avoit beſoin d'un nom & d'une cabale, & qu'on étoit tenté de décrier, ou de négliger l'Auteur inconnu, aſſez jeune peut-être pour que ſes premiers eſſais méritaſſent de l'indulgence ; aſſez prudent pour ne point riſquer une humiliation ouverte ; aſſez imprudent en même tems pour être modeſte ; ou enfin aſſez abandonné pour n'avoir point de prôneurs. Et c'eſt dans ce principe, que je vais vous citer quelques vers de ce même Poëme anonyme, qui n'ont pas beſoin de beaucoup d'indulgence pour obtenir quelques éloges.

453.

» Ton Fils cher à la France, à l'Amour, au Dieu Mars,
» Ton cher Fils, ſur toi ſeul fixe tous ſes regards;
» Montre la même ardeur, & combat au même âge
» Où le jeune Alexandre eſſaya ſon courage.
» Protecteurs de nos Lys, Dieux! veillez ſur ſes jours!
» Ecartez les dangers, qu'il cherchera toujours!

Et ceux-ci à la Maiſon du Roi.

» Les Dieux vous armeront de leurs traits enflammés:
» On diroit qu'en vos Chefs ils ſe ſont transformés,
» Ainſi que, revêtus d'une brillante armure,
» Des Héros du Scamandre ils prenoient la figure.

Je paſſe, Madame, de l'obſcurité à la plus vive lumiere; d'un inconnu à un homme titré pour le premier Poëte de France, comme un autre l'eſt pour le premier Dentiſte; à l'Horace moderne, ainſi qu'il s'appelle lui-même, & à bon droit, ſans doute, à ſon amitié près pour Varius, ſi l'Ode Latine répondoit, comme on le dit, à la chanſon Françoiſe, aux airs d'Opera, & même au Vaudeville; ſi même l'Ode ſeculaire a quelque rapport à l'Opera, & ſurtout au Ballet; à l'organe * de la tendreſſe, l'organe du bon goût, l'organe de Saint Cyr, l'organe de tout ce qui a beſoin d'organe, à l'illuſtre Chevalier de

* Le mot *organe* eſt le terme favori de M. *Roi*. Il n'y a preſque aucun de ſes Ouvrages où l'on ne le rencontre; de même que les ô exclamatifs, paroiſſent être ceux des trois Auteurs que j'ai cités avant lui.

Saint Michel, à M. *Roi* enfin, qui sçait beaucoup mieux se louer lui-même, que je ne le pourrois faire. Son Ouvrage a pour titre: *Discours au Roi sur le succès de ses Armes*; ainsi ce n'est point un Poëme, c'est un Discours que j'appellerois *Poëtique*, comme M. *Burlon de la Busbasquerie*, si j'avois l'idée d'un *Discours Poëtique*. Il me semble que c'est dans le Compliment en prose de M. le Président *le Camus*, qu'il faudroit chercher cette idée; & qu'en réunissant au contraire, ceux de M. Roi, on ne trouve dans leur assemblage qu'un *Discours en vers*, & tout au plus même un *Discours*. Quand je dis, en réunissant ceux de M. Roi, c'est qu'il est bien clair, que ce n'est qu'une réunion de quelques complimens particuliers; & on suivroit l'ordre de son Ouvrage, en lui donnant cette juste division.

COMPLIMENT AU ROI.

» Grand Roi, *je cede enfin* à l'ardeur qui me guide, &c.

COMPLIMENT A M. LE DAUPHIN.

» Prince, nouvel objet de respect & d'amour, &c.

COMPLIMENT AUX GUERRIERS.

» Nobles, & chers soutiens de ce puissant Empire,
» Héros, à *vous chanter ma voix ne peut suffire.*

C'est une extrême & rare modestie de la part

 455

de M. Roi, ou peut-être une louange bien délicate pour nos Héros, puisque l'Auteur a prouvé plus haut, qu'il sçavoit enfler les sons de la trompette de Varius.

» Ebranler tout l'Olympe aux *clameurs* des mourans;
» De sang dans Actium répandre les torrens;
» Montrer la terre en feu; les mers épouvantées,
» Et du Styx, par les morts, les ondes arrêtées.

COMPLIMENT A M. LE MARECHAL DE SAXE.

» Puisse long-tems l'Europe envier à la France
» Ce Chef qui parmi nous prit une autre naissance!

- - - - - - - - -

» Et Maurice, applaudi du Prince & du Soldat,
» Fait revivre à nos yeux *Vendôme* & *Catinat!*

Je ne puis m'empêcher de vous dire ici ce que j'ai toujours pensé sur les paralleles; c'est que par bien des raisons trop longues à déduire, j'y trouve une sorte d'impolitesse: un grand homme ne doit être comparé qu'à lui-même; & j'aime la Fontaine quand il dit :

Cependant j'ai raison
D'éviter la comparaison.
L'or se peut partager, mais non pas la louange.
Le plus grand Orateur, quand ce seroit un Ange,
Ne contenteroit pas, en semblables desseins,
Deux Belles, deux Héros, deux Auteurs, ni deux Saints.

456.

Enfin notre Auteur finit par une Priere au Roi, ou pour le Roi; & si vous êtes étonnée de ne rien trouver dans toute cette découpure, qui ait un vrai rapport à son titre, *au succès des Armes*, daignez vous souvenir que ce succès en est l'occasion, s'il n'en est point la matiere.

J'arrive enfin, Madame, à M. *de Voltaire*, & j'hésite à vous en parler. Le taureau lui a donné son coup de corne, le loup son coup de dent, & l'âne même sa ruade. Poëte de la Cour, sans être titré, mais titré historiographe de France, &, qui pis est, pensionné, à quoi ne devoit-il pas s'attendre?

Et si l'aimable Poësie,
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprenoit le sceptre & la vie
Sous quelque Richelieu nouveau,

A quoi ne devroient pas s'attendre aussi, ceux qu'on s'aviseroit de distinguer? Vous jugez bien au reste, que dans une conjuration si générale, je pourrois être tenté de me livrer aux accès de ma misantropie, & de prendre sa défense pour les faire enrager : mais toute réfléxion faite, il vaut mieux heurler avec les loups. Seulement, par respect pour vous, Madame, je choisirai entre tous les Ecrivains de la fronde, le plus poli, le plus étendu, le plus attentif aux égards; en un mot, le jeune

& érudit Auteur des *Réfléxions ſur le Poëme de la bataille de Fontenoy, par M. de Voltaire*; Auteur qui, comme vous ſçavez, Madame, a depuis peu fait prendre à la Rhetorique la cape & l'épée, & mis aux appointemens de M. le Comte de Clermont, ſon éloquence & ſes talens : mais Auteur qui, dans le tems de la vogue de ſon Ouvrage, étoit encore occupé à ſe faire *écouter en robe*, & à donner des préceptes de goût. Voici donc ce qu'il dit à peu près, Madame, & ce que d'autres ont rimé ou répeté ; vous me permettrez ſeulement d'y ajouter quelques Commentaires.

Seroit-ce une gageure ? & M. de Voltaire auroit-il entrepris de rimer la Gazette ? c'eſt-à-dire, de décrire une bataille ſur les plans d'Homere, de Virgile, & du Taſſe ; de la décrire d'après les mouvemens de la Nature, d'après ceux que tout le monde avoit la ſottiſe d'éprouver alors, en ne s'intéreſſant qu'aux Guerriers les plus illuſtres, en demandant avidement, qui d'entr'eux avoit été tué ou bleſſé ? qui d'entr'eux s'étoit diſtingué, ou avoit eu occaſion de ſe diſtinguer ?

A quel propos M. de Voltaire entaſſe-t-il cinquante-ſept noms dans un Poëme de deux cent vers ? En effet ne devoit-il pas les étendre ? a-t'il crû que ces noms fiſſent ſeuls leur éloge ? ou qu'il pouvoit ſe contenter de les rehauſſer par quelque leger ornement ? Ne devoit-il pas, pour éviter la ſécherеſſe & l'ennui, que d'au-

458

tres lui ont si justement reproché, s'amuser au sujet de ces noms sur quelques jolies avantures? N'y avoit-il personne, parmi ceux qui les portent, qui eut tué quelque Géant, & qui fut armé de sa massuë? qui eut brisé la machoire à quelque fameux Athlete dans les combats du Ceste? qui eut été instruit par Diane à tuer un sanglier, un ours, un lion, sur des montagnes couvertes de neige, & qui fût revêtu de sa peau? Ne pouvoit-il pas au moins peindre de belles chevelures, trempées de poussiere & de sang? de beaux yeux noirs, éteints dans les ténébres de la mort, tandis qu'à cinquante lieuës de-là, quelque Belle qui devoit bientôt pleurer pendant douze heures à differentes reprises, sortoit en désordre d'un souper où elle venoir de rire avec éclat; tandis que quelque Nymphe en devoit perdre pendant un jour sa voix mélodieuse, ou se figurer plaisamment l'usage qu'elle feroit d'une écharpe, &c.

On approuve le dessein qu'avoit M. de Voltaire d'arracher à l'oubli les ombres vertueuses de nos Héros, & de faire revivre leurs exploits dans ses chants; mais en vérité la chose est-elle possible dans le détail? N'est-il pas à craindre que l'oubli de quelques-uns ne fasse plus de mécontens, qu'un éloge universel ne pourroit faire d'amis?... Cette prédilection pourroit faire jaser. Rien de plus sensé que ce raisonnement. Un Poëte doit être politique: & supposé présent à l'action

qu'il décrit, intereſſé, paſſionné, il ne doit point avoir cette émotion, cette curioſité avide & naturelle, qui l'attache à ceux qu'il connoît, à ceux qui l'intereſſent plus ſpecialement, ou à ceux qui ſe diſtinguent extraordinairement. Il doit s'occuper exactement de tout le monde, ou ne s'occuper de perſonne; & il eſt horrible qu'il eſſaye de faire revivre cinquante-ſept noms dans ſes chants, faute de pouvoir y placer ceux de toute l'Armée. C'eſt un Gazetier.

On ne cherchera point dans le Poëme de M. de Voltaire, un ordre & une méthode qu'il avoue lui-même, dit-on, *n'y avoir pas mis*. On n'y voit ni ordre de bataille, ni ordre chronologique, ni tables de chapitres, ni diviſion de parties.

On ſe charge cependant de le remercier, *comme député de toute la France*, *du portrait avantageux de M. de Saxe; mais qu'entend-il par ce fier Saxon qu'on croit né parmi nous.* Et qui pourroit ſuppoſer en effet, que cela ne ſignifie autre choſe, ſinon que M. de Saxe a, pour ſon Prince adoptif, tout l'attachement, tout le zéle, tout l'amour d'un ſujet, d'un François?

D'ailleurs, pourquoi le Grand Général diſparoît-il tout d'un coup dans le Poëme? on auroit voulu le voir courir dans tous les rangs,

» Sur un Courſier fougueux plus léger que les vents.

& il eſt prouvé par une Oraiſon Funébre que la

gloire de notre grand Monarque n'en eut pas souffert. Sans doute, ce Coursier fougueux auroit aidé à rappeller son ame fugitive, c'étoit une image brillante. La disposition d'un combat, la victoire ne sont point l'Eloge d'un Général.

D'abord M. de Voltaire range ses troupes en bataille, il place ses Lieutenans Généraux, il sonne la charge, il décrit une mêlée, & tout d'un coup sans sçavoir pourquoi, pour Cumberland le Dieu Mars se déclare. Sur le champ il fait marcher la Maison du Roi, les Carabiniers, la Gendarmerie, & les Dragons; & l'Anglois est abbattu. Encore faut-il en deviner dans les notes, la moitié, c'est-à-dire, les Carabiniers. Peut-on dire que ce soit là, *le fil, & la suite d'une grande action? interesse-t'elle par son appareil?* On n'y voit que des troupes rangées en bataille, un Roi cheri qui,

»Dans des plaines de sang,
» Voit la mort devant lui voler de rang en rang.
» Tandis que de Tournay foudroyant les murailles,
» Il suspend les assauts pour courir aux batailles:
» Quand des bras de l'Hymen s'avançant au trépas,
» Son fils, son digne fils, suit de si près ses pas.

Que ce fier Saxon,

» Qui demande à Mars, dont il a la valeur,
» De vivre encore un jour, & de mourir vainqueur.

que

Que des Princes respectés, d'illustres Lieutenans Généraux qui,

» Dans l'horreur de la nuit, dans celle du silence,
» Demandent que l'Aurore, & le péril commence.

Effraye-t'elle par le danger & la difficulté?

» D'un pas ferme & pressé, d'un front toujours égal,
» S'avance vers nos rangs la profonde colomne,
» Que la terreur devance, & la flamme environne;
» Comme un nuage épais qui sur l'aîle des vents
» Porte l'éclair, la foudre, & la mort dans ses flancs.
» Les voilà ces rivaux du grand nom de mon Maître,
» Plus farouches que nous, aussi vaillans peut-être,
» Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits!

. . . .

» La mort sur les deux camps étend sa main cruelle,
» Tous ses traits sont lancés, le sang coule autour d'elle.

Elle a frappé d'illustres têtes. Des Chefs, des Officiers, des Soldats entassés l'un sur l'autre expirent sous le fer, ou sont renversés par le plomb. L'Anglois a pénétré, le Dieu Mars se déclare pour lui. Louis est en danger, ainsi que son Fils, son seul espoir, & celui de la France.

» Nos Guerriers tout sanglans frémissent pour tous deux.

On en est à la derniere ressource; c'est à la Maison du Roi à fixer les destins;

462.

» Louis, ſon Fils, l'Etat, l'Europe eſt en ſes mains.

Cette action enfin raſſure-t'elle, & enfle-t'elle le cœur par le plaiſir de la victoire?

» Que les François ſont grands, quand leur Maître
les guide!
» Ils l'aiment, ils vaincront, l'Anglois eſt abatu.

Mais ce qui prouve le contraire, Louis a lancé la foudre avec des yeux ſerains.

» Il eſt modeſte & tendre;
» Il honore de pleurs le ſang qu'il fit répandre;
» Entouré des Héros, qui ſuivirent ſes pas,
» Il prodigue l'éloge, & ne le reçoit pas.

En un mot ou en cent, *trouve-t'on dans le Poëme de M. de Voltaire, ce qu'on déſiroit; ce que M. Maſcaron appelle ſi éloquemment les dehors de la Guerre; c'eſt-à-dire, le ſon des inſtrumens, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le ſilence des ſoldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès, & la conſommation de la victoire?* Y trouve-t'on ces idées générales qui conviennent à tous les combats, & qui excitent des émotions générales? Pourquoi ne voit-t'on point ici *des tubes d'airain?* Pourquoi *les ſons aigus de la trompette ne ſont-ils pas noyés dnns le bruit ſourd & confus des tymbales?* Pourquoi, *d'un pas ferme & majeſtueux, d'une pompe affreuſe, les longs eſcadrons*

ne traversent - ils pas la Plaine? Pourquoi n'y a-t'il aucune réfléxion *sur l'horreur inquiéte que la mort, terrible dans ses approches, jette dans le cœur des plus braves*, &c. Pourquoi M. de Voltaire n'a-t'il pas fait un Poëme épique sur la bataille de Fontenoi? *Qui l'empêchoit au moins de louer les corps entiers?* de faire un dénombrement, comme Homere, de tous les Régimens & de leur uniforme? Pourquoi *la Maison du Roi a-t'elle été mieux louée par un ennemi que par lui?* Comme s'il avoit cru qu'il suffisoit de la nommer pour faire son éloge, & de lui remettre entre *les mains, les destins de Louis, de son Fils, de l'Etat, & de l'Europe?* Quel éloge insipide! & qu'une longue description auroit bien mieux valu: aussi à tout prendre n'y a-t'il pas d'apparence que ce Poëme de M. de Voltaire lui procure la récompense que M. Adisson reçut du sien sur le champ; *un poste de confiance, qui fut un des dégrés par lesquels il s'éleva à la place de Secretaire d'Etat. Mais à quoi sert de lui offrir M. Adisson pour modéle, qu'on le compare lui-même à lui-même.* Qu'on mette en parallele tout ce qu'il n'a point dit ici, avec tout ce qu'il a dit dans les différens chants de la Henriade, que je vous épargnerois volontiers la peine de chercher, tant ils serviroient à embellir cette Lettre, comme ils ont embelli les réfléxions de M. *Dromgold.* Qu'on lui retrace ses descriptions, *d'une marche, d'un choc,*

464

d'une mêlée, d'un assaut, celle même d'une bayonette, vis-à-vis des simples détails qu'il a crû plus naturels en cette occasion; & l'on verra clairement qu'il a négligé mille belles choses, & qu'il devoit faire, comme je l'ai dit, un Poëme Epique sur la bataille de Fontenoi; à moins pourtant qu'en voulant prendre exemple ici sur *le fameux satyrique du siécle passé*, il n'ait pris aussi son précepte:

» N' offrez point un sujet d'incidens trop chargé.

. . . .

Soyez vif & pressé dans vos narrations.

Que n'ajoûterois-je pas, Madame, si je voulois actuellement juger du Poëte d'après le titre d'*Historiographe*? Quelle vaste érudition ne me fourniroit pas la seconde Partie des Réfléxions de l'Auteur qui me sert de guide, pour prouver à M. de Voltaire, qu'il n'a point mérité sa *plume d'or*? Et en effet, quel préjugé! quelle injure! quel outrage pour toute une Nation, d'avoir osé dire que

» L'Anglois est abattu,
» *Que* sa férocité le céde à la vertu.

L'Anglois! que M. de Voltaire appelle ailleurs,

» Un Peuple respectable,
» Puissant, fier, libre, & généreux,
» Aux malheureux propice, aux beaux arts favorable,

l'Anglois peut être abattu ! Les Soldats de l'Angleterre,

» Où les mortels osent penser,

peuvent être farouches, féroces, dans un combat ! & c'est l'Historiographe de France ; c'est une plume d'or ; c'est un homme qui connoît les Anglois & l'Angleterre où il a été si fêté, qui donne dans ces contradictions ! qui se permet ces outrages ! *Que les tems sont changés !* & que M. de Voltaire est bien *la Chauve-souris de la Fable* ! Je gagerois bien que M. Adisson n'a eu garde de nous dire rien d'injurieux *dans son bel Ouvrage que quelques traits trop durs, & trop amers, ne permettent pas de faire connoître en France.* J'avouerai pourtant, Madame, que quoique je me pique d'être citoyen du monde, & d'ignorer les différences & les préjugés de Nation, je ne reprocherois pas absolument ici à M. de Voltaire, son apostasie & son injustice : mais je suis blessé de son impolitesse par rapport aux Irlandois.

Ne sommes-nous pas dans la convention, & dans l'habitude de ne révérer que l'Etranger, de lui faire tous les honneurs ? Et M. de Voltaire ne manque-t'il pas aux plus simples devoirs de la civilité, lorsque paroissant oublier ici l'affaire de Cremone, il se contente d'y louer, en passant, la valeur toujours éprouvée des Irlandois ? Je veux croire qu'il les honore

466.

autant que perſonne : mais ce ſera toujours un défaut de circonſpection inexcuſable, de n'avoir pas dit *qu'ils nous donnoient l'exemple* ; d'avoir diminué peut-être leur valeur, lorſqu'ils ne paroiſſent que vanger leurs Rois, leurs Temples, leur Patrie ; ou écourté leur éloge, en n'y ajoûtant pas les treize beaux vers que leur jeune Compatriote avoit négligé juſque là de lui communiquer.

Que dirai-je encore de ſa bévue par raport à M. *Dillon*, capable toute ſeule de faire ſifler tout un Poëme par les ignorans même, qui juſque-là n'avoient point entendu parler de M. Dillon ? De ſa contradiction ſur les Suiſſes, qui me rapelle la faute ſi bien relevée de Deſpreaux, lorſqu'après avoir dans un de ſes Ouvrages comparé Alexandre à un fou, il compare dans un autre un Héros à Alexandre ? Et croyez-vous que ce ſoit là tout, Madame, reliſez une partie de ces mêmes reproches dans l'Epitre du Sieur *Rabot Maître d'Ecole* ; & ſi vous voulez lui en faire de nouveaux,

» *Entendez* de Boileau crier l'ombre plaintive :
» Eh ! quelle voix l'évoque avec une invective,
» *Lui* que de tant d'honneurs la Cour voulut combler,
» Pour payer ſes ſuccès, non pour le conſoler !

Comme elle a voulu conſoler *le Tragicomique Auteur* de l'Enfant prodigue, d'Œdipe, de

 467.

Zaïre, d'Alzire, de la mort de Cesar, de Merope, &c. l'*Epique* Auteur de la Henriade; le *Politique & Critique* Auteur, apparemment de quelques Préfaces, de quelques Dissertations pleines de goût, de quelques morceaux d'histoire, &c. *Le Lyrique* Auteur de quelque Opera qui n'a point encore paru; enfin le *Cyclique* Auteur de l'aimable badinage, des plus jolis vers que le ton de société puisse produire.

» *Lui* (Boileau) qui traçant du Rhin le terrible passage,
» A la grandeur des faits égaloit leur image.
. . . .
» *Qui* voudroit un tableau d'une ordonnance fiére,
» Dont Louis, seul objet & centre de lumiére,
» Répandroit ses rayons sur les Groupes divers
» De Guerriers mieux loués par lui que par nos vers.

Si vous voulez au reste sçavoir, Madame, de quelle autorité peuvent être les reproches du Sr *Rabot*, tâchez de juger de lui par quelque paraphrase sur les quatre derniers vers que je viens de vous copier, & qui ont dû vous éblouir; car d'ailleurs vous pourriez l'accuser d'un peu de fiel & de bile.

» Son benin répondant le donna pour dévot :
» Et la vieille Baronne, éleve d'Epicure,
» Condamna ses talens à servir la roture.

468.

Triste destinée ! & bien susceptible de mauvais goût & d'humeur ! cependant

» *Il rima* quelquefois des Chansons pour Iris ;
» Même à Toulouse, à Caen, *il disputa* des prix.

C'est un mérite ; & il pourroit aller plus loin s'il osoit risquer ; mais le malheur arrive presque toujours aux malheureux, & il le sait, puisqu'il dit à sa Muse :

» Tel corps, scandalisé de tes fausses gazettes,
» Pourroit faire passer Clio par les baguettes.

Je ne puis, Madame, vous donner le Sr Rabot que pour ce qu'il se donne ; & si je vous disois qu'on prétend qu'il est Auteur du Catéchisme des Francs-Maçons, ce seroit sous le sceau du secret. Quelques Dames de la roture, encore curieuses des mysteres de cet Ordre célébre, pourroient sur le style du Catéchiste faire valoir dans l'occasion quelque idée fausse de la politesse, de l'humanité, de la douceur, si vantées des Catéchumenes. Je ne vois pour moi dans son Ouvrage que les traits de la Prose répétés & serrés dans la Poësie. Le Professeur d'Eloquence haranguoit, le Maître d'Ecole a rimé : & il me semble que je puis me borner à la citation de ces deux Critiques.

Permettez-moi donc d'abandonner les au-

tres

tres, & de ne point vous offrir les mêmes objections refondues ou réchauffées dans des *avis ſinceres*, & durs à M. de Voltaire, qui ne vous apprendroient plus rien ; & qui vous laiſſeroient ſeulement ſoupçonner que le Poëme de M. de Voltaire a pris une eſpece de forme meilleure dans la ſixiéme édition ; mais qu'il reſte toujours à diſcuter s'il y a aſſez d'images grandes & vives, aſſez de fiction, aſſez de génie, pour que ce ſoit un Poëme.

Vous ne vous amuſeriez pas vraiſemblablement de cette diſcuſſion ; ni de vieilles diſſertations à ce ſujet, & vous vous contenterez d'en juger rapidement d'après toutes les réfléxions détaillées du premier Critique que je vous ai cité, & que je reſume, en y ajoutant quelques-unes des miennes.

Voit-on dans l'Ouvrage de M. de Voltaire, la marche de la Nature ; le caractere du génie, la vraie paſſion qui devoit l'occuper, le vrai point de vûe dont il a dû voir & peindre le combat ? A-t'il dû s'occuper, dans les horreurs d'une mêlée, des Guerriers qui l'intéreſſoient, & qui pouvoient intéreſſer toute la France ? Pouvoit-il raiſonnablement leur donner, dans les circonſtances préſentes, d'autres éloges que ceux qu'il leur a donnés ; des éloges plus détaillés, ornés par la fiction & par le coloris Poëtique ? Voit-on dans ſon Poëme, le commencement, le progrès, & la ſuite d'une grande action ? Intéreſſe-t'elle par

470

l'appareil? Vous l'avez vû. Effraye-t'elle par le danger & la difficulté ? Vous l'avez vû encore. Rassure-t'elle & enfle-t'elle le cœur par le plaisir de la victoire ? Chacun l'a senti, excepté peut-être un Monarque, tranquile lorsque tout lui présentoit la mort ; modeste & tendre lorsqu'il est vainqueur. Chacun a pû dire :

» Grand Roi, Vienne se taît, Londre pleure, & t'admire.
» La Baviere, confuse au bruit de tes exploits,
» Gémit d'avoir quitté le Protecteur des Rois.
» Tous les Rois de ton sang triomphent par tes armes.

Je me garderai donc bien de décider ; il seroit trop singulier d'oser admirer dans un grand Peintre, l'ordonnance, le génie, le dessein, l'ensemble de son tableau ; la force, la hardiesse, le feu, la rapidité même des premiers coups de son pinceau, lorsqu'on y trouve encore quelques figures particulieres seulement esquissées, quelques draperies seulement ébauchées, quelque vide enfin dans le cadre général, & lorsqu'il n'a point donné la derniere touche.

Mais pourquoi tant de précipitation ? Que ne se donne-t'il le tems d'achever ? M. de Voltaire a-t'il crû que c'est sur le champ de bataille que le compliment de la victoire paroît le plus doux aux vainqueurs ? A-t'il crû que sa Nation fût aussi inconstante, aussi légere qu'on l'en accuse ? Que nos premieres émotions ne duroient pas quinze jours dans le

même dégré de vivacité; ou qu'il falloit nous ſaiſir dans nos premiers tranſports, dans nos propres mouvemens, pour nous faire partager ceux qui l'agitoient lui-même, pour nous faire mieux appercevoir la marche de la Nature & du génie? Se ſeroit-il ſouvenu de ces triſtes ouvrages, ſi décriés, que la convaleſcence du Roi avoit fait éclore, & dont quelques-uns pourtant n'avoient peut-être manqué leur coup, que parce qu'ils avoient manqué de quelques jours l'impreſſion de notre douleur? Comme ſi le Paſſage du Rhin, la Bataille d'Ivry, &c. n'avoient pas toujours pour nous tous leurs charmes.

Ceci, Madame, pourroit être l'ample matiere d'une Diſſertation; je pourrois vous dire fort métaphyſiquement, que tout dépend de n'avoir point éprouvé encore la premiere émotion, ou de l'avoir épuiſé; vous demander, par exemple, ce que deviennent auprès d'un Amant, les lettres, les cheveux, le portrait d'une Maîtreſſe, dès qu'il a uſé ſa paſſion, dès qu'il a ceſſé de l'aimer; & ſi cet Amant n'admireroit pas pourtant encore les lettres, les cheveux, le portrait de Gabrielle d'Eſtrées, ou d'une autre pour laquelle il n'a jamais rien ſenti. Mais j'aime mieux vous rappeller un petit trait d'hiſtoire.

Alcamene & Phidias, deux bons Sculpteurs, avoient fait la ſtatuë de Minerve: celle d'Alcamene étoit faite pour être vûe de près;

on l'admiroit : celle de Phidias pour être vûe de loin ; on l'admiroit auſſi. Je vous avouerai même que quelques portraits particuliers de plus dans la Bataille d'Yvri, ou dans le Paſſage du Rhin, ne m'y déplairoient pas, & amuſeroient agréablement ma curioſité. Ce n'eſt pas, comme vous penſez bien, que je veuille juſtifier M. de Voltaire ; vous l'allez voir. Je n'examine point ſi la multiplication de ſes éditions eſt la faute du Public ou la ſienne ; s'il n'eſt pas vrai qu'il ait enlevé & brûlé lui-même toute ſa premiere ; s'il devoit attendre qu'il fût mieux inſtruit, lorſque ſes erreurs étoient à peu près celles de tout le monde ; s'il avoit le droit ou non de les corriger à meſure qu'il les appercevoit. Je néglige les portraits, leur habillement, & leurs contours ; je laiſſe au Savetier d'Apelles à reprendre dans le tableau du Peintre, le défaut d'une chauſſure ; & je lui oppoſe l'ingénieux & nouvel Apologiſte du Poëte.

Car vous ſçavez, Madame, qu'il paroît *une Apologie du Poëme* &c. dont le but ſe découvre dans cette ſuſcription qui en fait peut-être le meilleur trait : *premiere édition conforme à la ſeconde* ; où l'on prouve par des vers Italiens, les beautés des François ; où l'on acheve de nous donner la traduction d'un Poëme latin, faite par le Grand Corneille, dont le donneur *d'avis ſinceres* avoit découſu quelques lambeaux ; je ne m'arrêterai point, dis-je,

à ces objets ; mon ton ne ſera point le hoquet de *la Capilotade de Momus*. Mais j'aurai la témérité d'oſer juger des traits eſſentiels, des choſes qui appartiennent au Génie même.

Le début n'eſt autre choſe que la toile ; on la choiſit comme on veut ; celui de M. de Voltaire ne m'a ni plu, ni choqué : l'appareil de la bataille eſt grand, eſt intéreſſant ; il devoit peut-être le rendre plus frappant & plus magnifique encore ; c'eſt un ſpectacle qui doit émouvoir vivement un Poëte, que des armées rangées en bataille. Et par exemple, croyez-vous que des vers ſur le modéle qui ſuit (puiſque c'eſt la mode de citer des modéles & des paſſages) où M. de Voltaire auroit étalé la force & la beauté de ſon pinceau, n'auroient pas bien remplacé le vide qu'il a ſenti lui-même après ce vers,

» Demandent que l'Aurore, & le péril commence.

C'eſt un de nos vieux Poëtes que je vais vous citer, *Du Bartas* ; à qui il ne manquoit peut-être que de vivre dans un ſiécle où la juſteſſe du goût eût éclairé la force de ſon imagination, ſon vrai génie ; & c'eſt dans ſon *Cantique ſur la bataille d'Yvri* ; car il appelloit ainſi ſon Poëme. Vous voudrez bien vous prêter à ſon vieux langage.

» Et l'une & l'autre armée à la charge s'apprête.
» Ils ſemblent deux forêts, & chaque Chef à part

474

» Range ſes bataillons promptement, mais par art.
» L'éclair né des épieux, caſques, & cimeterres,
» De trémouſſans rayons peint les voiſines terres.

\- - - - - - - - -

» Le Soldat rend ſon front plus que jamais farouche;
» Il a la rage aux yeux, l'outrage dans la bouche,
» Sur le dos ſa cuiraſſe, en ſa dextre le fer.
» Erynne aux champs d'Ivry tranſporte ſon enfer:
» On n'oit rien que tambours, clairons, ſiffres, trompettes,
» Qu'aigres gémiſſemens, qu'effroyables tempêtes.
» La terreur eſt partout; partout s'épand l'horreur;
» L'horreur eſt pourtant belle, & douce la terreur.

\- - - - - - - -

» Non autrement voit-on ſur l'arene, affronté
» Contre le fier taureau le lion indompté:
» L'un d'un mugiſſement ſuperbement horrible,
» D'un nazeau large & grand, plein de courroux, terrible,
» Défie ſon contraire, & ſa tête élevant,
» Frape des pieds la terre, & des cornes le vent.

\- - - - - - - - -

» L'autre écume, rugit, & roule, furieux,
» Sous l'horreur de ſon front, le brandon de ſes yeux;
» Hauſſe, en hauſſant ſon crin, ſon invaincu courage;
» Et, ſes flancs refouettant, éperonne ſa rage.
» On pointe le canon, il tire, on vient aux mains:
» Les éclairs, les tronçons, les flammes, les fumées,
» D'un nuage épaiſſi couvrent les deux armées.

Quelque chose de semblable à ces grandes images, n'auroit-il pas mieux valu, que *des Drapeaux qui brillent dans les airs*, que *des Dieux allarmés qui sortent de leur séjour*; que *des Paralleles de Scipion & d'Annibal:* Paralleles dont j'ai déja parlé, & que fronde mieux que moi, le plus joli couplet de la Chanson d'un Grenadier.

Un tas de chiens d'Auteurs avec leur biau jargon
Débatisont Cesar pour te donner son nom.
Ils t'appellont Titus, ils en avont mentis :
T'es pus grand que tout ça, car ton nom est LOUIS.

Ne pouvoit-il pas au moins nous offrir à sa maniere, l'image pour ainsi dire visuelle d'une bataille; image qui devoit affecter tous les Poëtes, par sa force & son horreur, qu'ils ont pourtant toujours négligée, & dont je ne trouve quelques traits que dans le Fragment d'un Anonyme.

Les Cieux sont obscurcis, ils semblent se dissoudre :
La foudre avec fracas cherche, & brise la foudre :
L'éclair croise l'éclair, le jour renaît & fuit :
Une pâle lueur forme, & chasse la nuit;
L'air mugit, le plomb vole, & sa grêle homicide
Siffle à travers les feux du salpêtre rapide.
La flamme roule au loin sous d'affreux tourbillons;
Des cadavres sanglans en marquent les sillons :
Le choc tumultueux des Phalanges pressées

476

Eſt le courroux des flots de deux mers oppoſées :
Le carnage eſt leur route ; & le fer inhumain
Sur des ruiſſeaux de ſang a frayé leur chemin.

Je lui pardonne cependant cet oubli en faveur de cette image ſublime, & plus admirable qu'admirée :

» La mort ſur les deux camps étend ſa main cruelle,
» Tous ſes traits ſont lancés, le ſang coule autour d'elle.

Le tableau de la mêlée me paroît, comme je l'ai inſinué ailleurs, auſſi bien conçu, & peut-être auſſi bien traité qu'il pouvoit l'être : mais pourquoi y avoir changé la diſtribution des lumieres & du clair obſcur ? quelle diſparate s'offre tout d'un coup !

» Eh ! Quel ſeroit, grand Dieu, le Citoyen barbare, &c.

C'eſt le Peintre qui vient s'offrir lui-même à la place des Héros, & qui veut m'arrêter ſur ſon portrait ou ſur ſon nom, dans le moment où le danger de mon Roi devient le plus éminent. L'inſtant de ce péril qui devoit être un des plus beaux, eſt trop foible & trop nud.

» O Ciel ! pour Cumberland le Dieu Mars ſe déclare !
» Le Roi voit le malheur, le brave & le répare.

Cet endroit devoit être plus chargé pour devenir aussi effrayant qu'il doit le paroître; pour exprimer la crainte ; & pour exciter l'intérêt qu'il doit produire. Pour vous faire sentir mon idée, j'aurois voulu ajoûter à peu près cet autre fragment.

Des Drapeaux de Louis la Victoire s'égare!
- - - - - - -
Le courage abattu tombe en gardant sa place;
Mais l'ingrate Fortune a secondé l'audace.
Sur les corps entassés de ses Soldats mourans
L'Anglois s'avance encore, & pénétre nos rangs,
&c.

L'endroit qui suit est fort bien; les premiers vides qui y paroissoient sont couverts à merveilles par ces nouvelles images qui les remplissent & les renforcent.

» Paroissez vieux Soldats, dont les bras éprouvés
» Lancent de loin la mort que de près vous bravez :
» Venez vaillante Elite, honneur de nos armées;
» Partez, fléches de feu, grenades enflammées,
» Phalanges de Louis : écrasez sous vos coups
» Ces combattans si fiers, & si dignes de vous.

Mais je regrette pour le reste du détail plus fini & plus parfait dans les traits particuliers, la premiere disposition prise dans son ensem-

ble : moins historique peut-être qu'elle n'est actuellement, elle étoit d'abord plus Poëtique, plus variée, plus coupée, & faite par conséquent avec plus de génie, plus de feu, plus d'entente. Je ne puis souffrir surtout ce groupe de phantômes & de revenans, qui dans le moment décisif d'une victoire *descendent en courroux*,

» Sur un nuage épais, que des antres de l'Ourse
» Les vents affreux du Nord apportent dans leur course.

Voilà, Madame, les remarques que j'oserois hazarder sur ce Poëme fameux, l'objet des bons mots du bel esprit qui s'égaye ; l'objet du mépris ou de la satyre de l'esprit sombre qui gronde ; l'objet du travail de celui qui a besoin de vivre ; l'objet enfin du sourire ou de la grimace critique de tout ce qui se pique d'avoir de l'esprit & du goût.

Et tant mieux après tout, Madame, n'est-ce pas une juste punition pour M. de Voltaire,

S'il prodigue l'éloge, & ne le reçoit pas ?

Puisque, comme l'a remarqué fort bien, mais un peu trop finement peut-être, le Grenadier que je vous ai déja cité, *ces biaux esprits servent moins la gloire du Roi que leur vanité* ; & qu'ils écrivent,

» Pour afin qu'on leur die ; en vérité, Monsieur,

» Faut avoir bien de l'eſprit pour faire tout ça par
cœur.

N'eſt-ce pas d'ailleurs ſur le branchage d'un chêne, d'un ſapin, d'un orme qu'un peuple d'*oiſeaux piaille?* n'eſt-ce pas ſous ſon ombre que *le Curé du Village* peut méditer ſes calculs ; que le *Barbier* médiſant établit ſouvent ſa boutique, & cherche à faire rire le hameau, en l écorchant ? Que *les habitans* ſe raſſemblent & babillent en eſtropiant les noms, en faiſant *Cubranlant* de Cumberland ?

La Bataille de Fontenoi étoit toute ſeule un trop foible ſujet : on pouvoit bien imaginer ingénieuſement de la peindre en groteſque ; mais il n'y a point de ſel où il n'y a point de malignité. M. de Voltaire eſt venu s'offrir à propos ; & le trait de ridicule qu'on ſongeoit à lui donner, eſt peut-être même le premier trait qui ait fait ſonger à tant d'Ouvrages amuſans. Faudroit-il lui ſacrifier la joye publique ? Et un Poëme, ſuppoſé même excellent, nous dédommageroit-il de toutes les jolies ſaillies, de toute l'extravagance de la gaité.

Le fameux Deſpreaux l'avoit bien ſenti lui-même, il n'a eu garde de n'oſer être que ſérieux ; & ſi quelqu'un a dit autrefois,

Je donnerois tout Pamberton,
Et tout le calcul de Newton,
Pour les ſentimens de Zaïre :

Combien d'autres donneroient tout Voltaire pour les *rimes en aille*; pour la *Requête* radoteuſe de l'éternel Curé de Fontenoi; pour la ſérieuſe jalouſie de celui d'*Antoin*; pour le Cauſtique Babil *du Barbier*; pour *le Patois des Païſans*, patois toujours ſi comique, &c.

Ne plaignons donc point M. de Voltaire, plaignons-nous plutôt de lui. Triſte, ennuyeux dans un ſublime *qui fait bâiller*, il n'a pas daigné même nous égayer par la plus petite fiction; comme ſi les Contes des Fées n'étoient pas toujours à la mode; comme ſi nous étions fatigués de toutes ces vieilles Divinités Poëtiques, ou allégoriques, qui ſeront apparemment juſqu'à la fin des ſiécles l'ame & le mouvement de notre Poëſie. Et quel bel effet n'euſſent pas produit cependant dans ſon Poëme quelque Monſtre à chevelure de ſerpens, quelque fleuve à barbe limoneuſe ? une Aurore, ſi vous le voulez (pour rendre la fiction plus particuliere à la Bataille) qui eût ouvert les portes du ciel avec des *doigts de ſang*, & ſe ſeroit entretenuë avec le ſilence; un Soleil étonné d'appercevoir pour la premiere fois quantité de nos jeunes Seigneurs, &c: ou du moins, comme l'a fort bien pratiqué l'Auteur *du Bouclier*, *Poëme à Monſeigneur le Dauphin*, une Venus, un Vulcain; des Mars, des Pallas, des armures céleſtes, des converſations délicieuſes, des faveurs plus douces encore.

Qu'on appelle cette prétenduë fiction, si l'on veut, le revers d'une belle tapisserie; la copie croquée & déplacée d'un excellent tableau; l'Auteur a du moins, comme il le dit lui-même, évité un écueil, c'est-à-dire, celui de ne point faire un Poëme sans fiction, & je ne crois pas qu'il se perde contre un autre, comme il semble le craindre; c'est-à-dire, qu'on s'amuse à lui reprocher trop de précipitation, & à s'appercevoir que *sa Piéce est l'ouvrage de deux jours, comme il le jure en verité*; parce qu'heureusement il n'a pas eu besoin de listes, & parce que sa Piéce qui étoit achevée vraisemblablement le 13 Mai ou le 14, n'a été lûë & approuvée que le 25 Juin.

Croiriez-vous, Madame, que cette idée de fiction m'a fait naître celle d'un Poëme épique en 24 chants, que je pourrai bien vous donner quelque jour, & que j'appellerai *la Fontenoise*. Je vous jure, qu'au moyen de la Nuit, de l'Aurore, du Silence, de l'Etoile du jour, du Soleil, du Génie Anglois, du Génie François, de la Discorde, de la Clémence, de l'Audace, de la Valeur, du Dieu l'Escaut, &c. Au moyen de la Topographie du champ de bataille, & de l'histoire détaillée de chaque Régiment; des occasions où il se sera déja distingué, de la Géographie des Provinces dont il porte le nom: au moyen de quantité de descriptions particulieres, d'un canon, d'une bayonnette, d'un fusil rayé, d'une mous-

tache, &c. Au moyen de toutes les petites Anecdotes qui pourront rehausser le nom de nos Guerriers; je vous promets, dis-je, vingt-quatre Chants, & j'aurai encore de la matiere de reste.

Je finis pour y travailler, Madame; il me semble que je suis fort au-delà de vos ordres, que vous êtes trop bien obéie, & que vous ne serez plus tentée de m'en donner.

Je suis, MADAME,

Votre, &c.

De Paris ce ... Juillet 1745.